

**José  
Lenzini**

**Les derniers jours  
de la vie  
d'Albert Camus**

---

**récit**

***ACTES SUD***

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Le 3 janvier 1960, Albert Camus quitte sa maison de Lourmarin pour rejoindre la capitale. Alors qu'il avait décidé de prendre le train, son éditeur Michel Gallimard réussit à le convaincre de faire la route en voiture. Ce voyage est pénible pour Camus, qui a des difficultés à écrire et se demande s'il sera jamais capable de mener à terme *Le Premier Homme*. Célèbre, riche, en pleine force de l'âge (quarante-sept ans), il devrait être comblé. Mais il est préoccupé par la guerre d'Algérie, dont il ne voit pas l'issue. Très marqué par la polémique qui a suivi la publication de *L'Homme révolté* et le prix Nobel de littérature, il doute, au point de vouloir abandonner l'écriture.

Au cours du voyage, Albert Camus renoue avec les souvenirs de sa vie, notamment à Alger. Jusqu'au moment où, dans une ligne droite, la voiture de Gallimard quitte la route. Camus est tué sur le coup. Dans sa sacoche, on retrouve le manus crit inachevé du *Premier Homme*, un horoscope lui prédisant de belles créations, quelques photos, et un billet de train inutilisé.

“BLEU”

série dirigée par Thierry Fabre

## JOSÉ LENZINI

*José Lenzini a écrit une quinzaine d'ouvrages, dont trois consacrés à Camus, qui est pour lui un sujet de prédilection et de travail depuis plus de vingt ans.*

### DU MÊME AUTEUR

- L'ALGÉRIE DE CAMUS*, Edisud, 1987.  
*AURÉLIE PICARD, PRINCESSE TIDJANI*, Belfond/Presses de la Renaissance, 1990.  
*BARBEROUSSE. CHEMIN DE PROIES EN MÉDITERRANÉE*, Actes Sud, 1995 ; Barzakh, 2009.  
*ARRECKX, SÉNATEUR ET PARRAIN*, Plein Sud, 1996.  
*CAMUS*, Milan/Les Essentiels, 1996.  
*SCIENTOLOGIE : VOL AU-DESSUS D'UN NID DE GOUROUS*, Plein Sud, 1997.  
*NOTRE-DAME-DE-LA-GARDE*, Gilletta, *Nice-Matin* Editions, 2004.  
*IMPASSE DES FRUITS AMERS*, Transbordeurs/Seuil, 2006.  
*AURÉLIE PICARD, PRINCESSE DES SABLES*, Chèvrefeuille étoilé, 2006.  
*JULES ROY, LE CÉLESTE INSOUMIS*, Le Tell, 2007.  
*LA PRINCESSE DES SABLES*, Belfond, 2007.  
*FAITES SAUTER LA BANQUE*, Transbordeurs/Seuil, 2008.  
*ALGER... ASRI ET LES OISEAUX*, Transbordeurs/Seuil, 2008.  
*MAI 68 : LA MORT DU GAULLISME* (avec Benoît d'Aiguillon), Transbordeurs/Seuil, 2008.

© ACTES SUD, 2011  
ISBN 978-2-330-00302-9



JOSÉ LENZINI

Les Derniers Jours  
de la vie  
d'Albert Camus

*ACTES SUD*



*A toi Marie,  
partie trop tôt,  
mais qui n'aurais pas su  
non plus  
lire ces mots...*





*Les misères de la vie enseignent l'art  
du silence.*

SÉNÈQUE



## AVERTISSEMENT

Ce livre est un récit dans lequel sont évoqués les derniers jours d'Albert Camus. L'auteur s'y est attaché avec un souci de précision factuelle. Il retrace cet ultime voyage avec une volonté de rester fidèle à la réalité telle qu'elle a été évoquée dans différents ouvrages, des articles de presse ou des témoignages obtenus dans le cadre d'autres livres ou conférences. Ces témoins – proches et amis de Camus, secrétaire, compagnons de route ou de journalisme – ont permis à l'auteur de livrer certaines anecdotes qui ont pour objet de donner la mesure humaine de cet homme ouvert au monde.

Ce livre, dont la trame est le silence de la mère, présente des situations dans lesquelles il est possible d'imaginer Camus confronté à un destin qui lui paraissait incertain. Cette réalité a toujours habité, préoccupé l'auteur de *L'Étranger* ou de *Caligula*, le romancier comme le journaliste, le philosophe comme l'homme. C'est pourquoi nous avons choisi de nourrir l'ensemble de citations issues de l'œuvre de Camus. Elles viennent, au fil des pages, étayer le récit en le nourrissant de la vérité de ses mots. Ces citations, souvent

brèves, sont placées entre guillemets afin de les discerner de l'ensemble du récit. Si nous avons choisi de pas en donner les références, c'est par souci de ne pas couper la lecture par des renvois en bas de page. Notre souhait est que ces citations incitent à (re)lire Camus et à retrouver les silences qui font également la richesse de son œuvre.

## L'APPARTEMENT DES OMBRES

“C’est trop jeune...” Elle n’a dit que ces trois mots en les articulant du mieux qu’elle le pouvait. Trois mots après un long silence dans lequel étaient enfouies tant de phrases ravalées, douloureuses et vagues comme un désert. Elle n’a pas pu pleurer. Une grosse boule de feu coulait dans sa gorge, la brûlait au plus profond, et séchait ses larmes. Ses deux nièces Paule et Lucienne étaient restées légèrement en retrait, un peu étonnées qu’elle n’éclate pas en sanglots. Elles attendaient, immobiles, bras ballants, ne sachant que faire, que dire, ni quelle attitude adopter.

Le regard de la vieille femme s’était porté naturellement sur la photo posée sur l’étagère. Il était là, figé dans son imperméable, une cigarette à la main, le regard de biais, ne pouvant pas croiser celui de sa mère. Ce regard chargé à la fois de tendresse et de détachement. Ce regard dans lequel beaucoup croyaient lire une indifférence qu’il n’avait jamais désavouée, sans doute pour n’être pas

contraint de justifier cette “infirmité de nature” héritée des longs moments aphones passés en compagnie de sa mère... Elle, ses cheveux avaient blanchi, les rides du visage s'étaient creusées, mais elle gardait ce petit nez droit et un regard marron chaleureux. Cependant, “quelque chose dans ce visage frappait. Ce n'était pas seulement une sorte de masque que la fatigue ou n'importe quoi de semblable écrivait provisoirement sur ses traits, non, plutôt un air d'absence et de distraction, comme en portent perpétuellement certains innocents, mais qui ici affleurait fugitivement sur la beauté des traits.”

Il faisait sombre dans le petit appartement fleurant la soupe, la cire et l'humide. Il faisait sourd dans cette pièce dont les carreaux de l'unique fenêtre vibraient sous le passage du tramway qui carillonnait de sa cloche aigre, couvrant un moment le brouhaha permanent de la rue. Ça ne la dérangeait pas. Elle était sourde et n'entendait plus depuis longtemps que par vibrations. Ou bien par le regard. C'est son corps tout entier qui écoutait sans les discerner les bruits du quotidien.

“Vraiment trop jeune...”, répétait la mère qui avait pris le cadre dans ses mains noueuses et l'orientait vers la clarté avare de la fin de journée. “Albert ! Le pauvre Albert ! Comme son père... Si jeunes ! Tous les deux...”

Les nièces se regardaient, échangeaient une moue dubitative. C'est vrai qu'il était encore jeune, Albert... quarante-sept ans ! On ne devrait pas mourir à cet âge. Et si loin de chez soi. Mais c'était le destin...

De manière quasi instinctive, le regard de la vieille femme s'était porté sur un autre cadre accroché au mur : la médaille militaire du père, mort lors de la bataille de la Marne. Elle dodelinait un peu de la tête, se sentant comme orpheline et veuve une fois encore.

Ses mains, déformées par les rhumatismes, s'attachaient au petit cadre. Elle aurait voulu parler. Elle ne savait pas. Elle n'avait jamais su. Elle avait toujours vécu dans cet immuable silence de ceux qui ignorent les mots au point de les craindre et de se résigner à n'en plus dire, faute d'avoir su les apprivoiser.

Maintenant, elle suivait sans s'y attacher les mouvements de la rue. Comme à son habitude, elle roulait et déroulait autour de ses doigts un petit mouchoir qu'elle oublierait plus tard sur l'un des rares meubles de la pièce.

Alors revenaient les souvenirs... Tout avait passé si vite depuis le 7 novembre 1913. Albert était né à 2 heures du matin. Beaucoup de souffrances par une nuit froide et boueuse, dans cette charrette qui n'en finissait pas de s'enfoncer et de gémir sur des chemins détrempés. Et puis il était venu. Sagement. Sans pousser le moindre cri. Un deuxième garçon après Lucien qui avait déjà trois ans... C'était

bien ! Le père était content. Elle aussi. Tout était déjà prévu pour accueillir le bébé dans la petite maison de Mondovi. C'est là, au domaine viticole *Le Chapeau de Gendarme*, que le père travaillait comme caviste. Ce village agricole situé dans l'Est de l'Algérie, près de Bône, était bien agréable. On y vivait bien. On avait le bon air de la campagne. Et il n'y avait presque plus de malaria. Mais le petit Albert avait un problème oculaire et le médecin de famille était préoccupé. Il avait conseillé de se rapprocher d'Alger où les soins seraient de meilleure qualité. C'est comme ça qu'elle s'était installée, en juillet, avec ses deux enfants, chez sa mère qui avait un petit appartement à Belcourt, un quartier pas très éloigné du centre d'Alger. La vieille était un peu dure. Mais c'était sa manière d'être. Quand on a élevé seule neuf enfants, on ne peut pas faire de sentiment ou ergoter sur l'éducation. Au fond, elle n'était pas bien méchante, même si elle frappait fort avec le nerf de bœuf dès qu'un gamin faisait une bêtise.

Il fallait juste avoir un peu de patience. Lucien les rejoindrait après la vinification. Il trouverait un travail et les installerait dans un autre appartement plus grand. Là, c'était du provisoire. Le logement de Belcourt n'était pas très grand. Pas plus de trois pièces. Comme la grand-mère et un de ses fils, Etienne, à demi muet, avaient déjà leur chambre, Catherine et ses deux enfants se partageraient la troisième pièce. Pour la nuit, on s'arrangerait...



Il fallait bien que, dans la journée, la pièce puisse servir de salle à manger.

“C’est du provisoire...” On ne pouvait pas prévoir que Lucien serait mobilisé. Dans quelques semaines, il serait de retour. “Ce ne sera qu’une formalité... Tout le monde le dit !”

Le regard de la vieille femme s’était figé sur le cadre doré dans lequel étaient accrochées la médaille militaire et la croix de guerre. Elle se souvenait de ce jour d’octobre : un monsieur bien mis était arrivé un peu essoufflé sur le palier où, avec sa mère, elle était occupée à éplucher des pommes de terre. Après avoir repris son souffle, il avait demandé : “Vous êtes Mme Catherine Camus, née Sintès ?

— Non, c’est elle”, avait répondu sa mère en s’essuyant les mains dans un pan de son grand tablier bleu ; elle considérait avec méfiance cet homme emprunté qui venait de retirer son chapeau. Il avait l’allure d’un huissier qui vient annoncer une mauvaise nouvelle.

“Est-ce que je peux lui parler ?

— Vous savez... Elle n’entend rien ! Elle est sourde. Et elle ne parle pas non plus... Ou alors on comprend rien de ce qu’elle dit...

— Désolé, je venais vous annoncer que son mari... Enfin, voilà le papier officiel.

— Mais c'est que... Je sais pas lire.

— C'est bien triste, madame, la nouvelle que je dois annoncer. Il est écrit que Lucien Camus est mort au champ d'honneur. Voilà. Je vous présente mes condoléances et celles de la nation.”

Joignant le geste à un simulacre de courbette, il lui avait tendu le papier puis l'avait cérémonieusement replacé dans l'enveloppe officielle et s'était éclipsé dans l'escalier sombre. Catherine avait demandé à sa mère : “C'est quoi ?

— C'est Lucien ! Il est mort à la guerre ! lui avait-elle hurlé sans ménagement, en articulant chaque syllabe pour qu'elle comprenne bien.

— Mais, mais, mais... C'est impossible...”

Elle savait bien que son mari avait été blessé. Cependant, il était en voie de guérison. Il lui avait envoyé une carte postale depuis l'hôpital de Saint-Brieuc pour lui dire que ça allait mieux. Aujourd'hui, il devait être guéri !

“Non, il est mort...”, répétait l'aïeule car elle sentait bien que sa fille doutait. Jusqu'au moment où elle avait plié l'enveloppe et l'avait glissée dans une poche de son tablier. Puis elle avait glissé dans un coin de la pièce, et elle s'était allongée sur un lit, muette, brisée, avec cette même boule de feu dans la gorge. Elle avait su alors, en le vivant mais sans jamais savoir l'exprimer, que “le désespoir est silencieux. Le silence même, au demeurant, garde

un sens si les yeux parlent.” Les siens disaient tout le vide qu’il lui faudrait franchir désormais. Elle aurait des regards secrets à échanger avec des souvenirs obscurs, dans de longues plages d’attente : les uns y verraient une sorte de béatitude et d’autres un renoncement, une indifférence au quotidien.

Beaucoup plus tard, elle avait décacheté l’enveloppe dans laquelle se trouvaient une sorte de diplôme et un petit éclat d’obus extrait du crâne de son mari. Elle était debout mais le carrelage s’enfonçait. Ses jambes et ses bras s’engourdisaient. Un long cri montait du plus profond. Elle avait ouvert la bouche et ce hurlement s’était transformé en un gargouillis indistinct. Quand elle était sortie de son malaise, le médecin lui avait expliqué qu’elle avait eu une attaque et qu’elle risquait désormais d’avoir quelques difficultés d’élocution. Elle n’avait pas bien compris : elle était déjà quasiment muette à la suite du typhus qu’elle avait contracté à l’âge de douze ans.

En même temps que son mari, la guerre avait tué ses derniers mots.

“Il était encore plus jeune, Lucien... Pas trente !” Vingt-huit ans à peine. Trois ans de moins qu’elle. Et ils n’avaient vécu que cinq ans ensemble. Moins le temps de la guerre, pensait-elle en s’essayant à un calcul qui se perdit rapidement dans d’autres vagues souvenirs de leur vie à Mondovi.

Et voilà... Aujourd'hui, elle était là. Seule, dans le petit appartement où ne survivaient plus que des ombres, des souvenirs et de rares photos ou cartes postales enfermées dans une boîte en fer. Toujours pas d'eau courante, pas d'électricité, ni de chauffage. Pas de radio, pas de livres non plus. Les toilettes communes aux trois appartements sur le palier.

“On ne s'est jamais beaucoup parlé”, pensait-elle si fort qu'elle avait l'impression de le dire à haute voix aux deux femmes qui attendaient embarrassées dans un coin de la pièce. Pas d'effusion ni de mots inutiles dans cette famille qui, comme tant d'autres, vivait dans la discrétion. Dans la retenue. “Moins on en dit, mieux on se porte...” Il faut apprendre à se taire pour ne pas avoir d'histoires. L'important, c'est d'avoir un bon travail, d'être bien apprécié de ses chefs, d'avoir un toit et de manger à sa faim. Le reste, c'est le luxe de ceux qui en parlent...

Elle se souvenait de ces temps lointains, de la mort de sa mère, puis de celle de son frère Lucien qui s'était opposé un jour à ce qu'elle refasse sa vie avec Antoine, le marchand de poissons qui lui apportait des fleurs et des oranges. Il était toujours bien mis, et jamais un geste déplacé. Après vingt ans de veuvage et de solitude, elle s'était mise à croire en une autre vie. Elle s'était fait couper les cheveux, chez le coiffeur. La mère l'avait

on se heurtait aux valeurs humaines qu'il gardait dans son poing serré : il mettait l'acte politique en question\*.”

L'hommage est émouvant. On pourrait même y retrouver quelques traces de regrets. Pas vraiment ! Comme le rapporte Olivier Todd\*\*... “Interrogé par Michel Contat, Sartre confia qu'il s'était laissé un peu aller car il avait vu là une «belle page» à écrire.” Confit en certitudes, Sartre, dressé sur son socle, n'avait d'autre souci que de donner, une fois encore, la mesure de son style. Qu'importait la mort de Camus ! Qu'importait leur amitié ! Il était enfin seul et n'entendait que sa propre voix faire écho à son ego. Dans la plénitude de son contentement, il n'entendit pas Clémence lui susurrer en matière de chute : “Il est trop tard, maintenant, il sera toujours trop tard. Heureusement !”

*Le Broussan, mai 2009.*

\* *France-Observateur*, 7 janvier 1960.

\*\* Olivier Todd, *Albert Camus, une vie*, “Biographies NRF”, Gallimard, 1996, p. 755.

Ouvrage réalisé  
par le Studio Actes Sud  
En partenariat avec le CNL.